



Françoise Grard

# Yvan et moi

LA JOIE DE LIRE

Yvan s'est envolé hier pour Moscou.

Debout dans le hall de l'aéroport, face au panneau d'affichage, je n'arrivais pas à y croire. Une séparation, c'est comme pour un membre coupé, le fantôme lui succède. J'ai regardé le numéro de son vol s'effacer en cliquetant sur le panneau d'affichage. Il a été immédiatement remplacé par un vol pour Pékin. D'autres gens, avec d'autres valises, se sont précipités vers la porte d'embarquement. On aurait dit une vague qui efface sur la plage le passage de la vague précédente. Bêtement, j'ai cherché sa silhouette dans la foule qui se pressait, semblable à celle qui venait de l'engloutir avec son sac en bandoulière, un sac aussi gros et inconmode à son épaule qu'une bête morte. Le bagage de celui

qui part pour une durée indéterminée. Une forme d'éternité.

Car nous ne savons pas quand nous nous reverrons. Impossible de se quitter sur une date, sur une perspective, une saison à venir. Seulement un « aurevoir », *proshchay* en russe. Avec en prime, un clin d'œil et un sourire, un peu forcés, pour garder la face.

Puis il a rejoint la file des voyageurs devant le guichet des passeports sans se retourner.

Il a bien fait ; je ne sais pas si j'aurais pu lui dissimuler mes larmes. Ça ne se fait pas de pleurer dans un aéroport, c'est trop dur pour celui qui s'en va, autant que pour celui qui reste.

Cette fois, ce n'était pas la file des élèves dans la cour du collège, mais celle de ceux qui s'exilent.

Dans le bus du retour, il me manquait déjà.

Sa mère, assise à côté de moi, se taisait : elle avait sans doute hâte de rentrer cacher son chagrin chez elle et retrouver Dimitri, le petite frère, qu'elle

avait confié à ma mère. Ma présence avait dû gêner ses adieux, mais c'est Yvan qui avait insisté pour que je l'accompagne à l'aéroport. « Un dernier coup de main », m'avait-il soufflé à l'oreille après avoir réclamé ma présence. Comme une sorte de dernière volonté avant de changer de vie.

À vrai dire, les séparations, je les ai en horreur. Quand il faut se dire adieu, j'ai quatre ans et demi d'âge mental. Mais j'ai accepté pour protéger Yvan. Rien de pire pour le courage que le chagrin des mères. Alors j'ai accepté de jouer les gardes du cœur. Et il a pu partir sans se retourner.

L'absence ouvre un désert. Maintenant, me voici avec mes souvenirs pour tout avenir. Je repense à notre rencontre, je repense aux marges inconnues où Yvan m'a entraîné, et je me dis que celui que j'étais il y a quelques mois seulement est devenu un étranger pour moi. Un étranger que je ne peux m'empêcher de juger. Je ne cesse de me répéter : « Si j'avais su... »

Mais seul le temps avait la réponse.

À la fin de l'été, avant de rencontrer Yvan, j'ai pensé que le plus grand des malheurs s'abattait sur moi. Aujourd'hui, je trouve ça un peu ridicule. Mais sur le coup, pour moi, la séparation de mes parents, c'était la fin du monde.

Comme une photo dont deux personnes s'arracheraient les morceaux, ma vie s'est déchirée. Était-elle chez mon père? Chez ma mère? Comme on ne peut pas avoir deux «chez soi», j'étais nulle part, regrettant l'un quand j'étais chez l'autre; plaignant l'un quand j'étais chez l'autre. Je ballotais d'un bord à l'autre, comme une vieille écorce d'orange dans un caniveau.

En plus, j'allais perdre ma petite sœur... Moi qui croyais qu'on ne partageait que les héritages, j'ai

découvert à cette occasion qu'on se partage aussi les enfants. Pas sur le mode «plouf, plouf» ou en tirant au sort, ce qui pourrait se défendre, mais sur des motifs fumeux, et en oubliant de consulter les premiers intéressés, Pauline et moi.

C'était le 15 août, le dernier jour des vacances à Saint-Vaast. Le dernier bain avant de faire les valises et le ménage dans cette maison de location que nous aimons tant qu'avec les années, elle est devenue comme la nôtre. Ma mère avait dû penser que cet instant de partage du pique-nique sur les serviettes de bain ensablées était le bon moment pour nous annoncer toutes ces bonnes nouvelles: ils allaient se séparer et nous répartir «équitablement» entre eux.

— Vous allez divorcer? a demandé Pauline d'une voix tremblante.

— Non, non, a réagi ma mère d'un ton apaisant, nous souhaitons juste faire une pause dans la vie commune pour prendre du recul.

Puis elle nous a ensevelis Pauline et moi sous des arguments obscurs pour justifier cette « pause », tandis que mon père semblait rêver, les yeux perdus dans le bleu de la mer. On aurait dit qu'il n'était déjà plus avec nous, tant son silence immobile l'isolait. J'ai réprimé mon envie de le toucher, de lui lancer du sable à la figure, réprimer l'envie de lui crier : « Dis quelque chose, Papa ! »

Mon père, c'est un doux, un taiseux. Ami des animaux et des plantes vertes, il est celui qui joue avec le chien en négligeant de jouer avec ses enfants. Il est celui qui ne se fâche jamais sauf si on casse un verre, parce que ça fait du bruit, il est celui qui oublie de signer les carnets scolaires mais qui console d'une mauvaise note en disant « C'est pas grave fiston, tu feras mieux la prochaine fois ».

Pendant ce temps ma mère pérorait :

— Tu comprends (c'est sa formule favorite, même si personne ne comprend), tu comprends, Pauline est encore petite, il lui faut sa mère à plein temps.

Quant à toi, tu es grand et il te faut un père. Les garçons ont besoin de leur père.

C'est là que je me suis décidé à crier à ce père statufié en lui jetant une poignée de sable :

— Mais dis quelque chose, Papa !

Ledit père, arraché à sa contemplation des flots, m'a jeté un coup d'œil coupable, comme s'il annonçait d'avance sa crainte de ne pas être à la hauteur des attentes de ma mère et qu'il renonçait à rentrer dans le débat. Une fois de plus, comme nous, il subissait les certitudes péremptoires de ma mère, l'impératrice Joséphine.

— Maman, tu devrais laisser tomber ta psychologie bidon ; tu lis trop de magazines chez le coiffeur, ai-je protesté.

Elle n'a pas relevé, elle ne s'est pas vexée. Elle est comme ça, ma mère, très tolérante finalement, mais lisse comme une toile cirée.

De son côté, mon père a réprimé un bref sourire qui n'a soulevé qu'un coin de sa bouche. Façon de dire que je n'avais pas tort mais qu'il en avait tout

de même gros sur le cœur et sur les épaules. Le petit caprice de sa future ex-épouse, « reprendre sa liberté », « se retrouver soi-même », n'était pas sans soulever d'accablantes complications : il fallait qu'il trouve un appartement pour deux, qu'il déménage, lui qui a horreur des contraintes matérielles, et qu'il s'apprête à jouer tous les rôles : père responsable, cuisinier, homme de ménage, signataire de factures, réveille-matin...

Ce jour de la fin août où j'ai fait mes valises, Pauline se tenait assise sur mon lit, le menton calé dans ses poings, en me tournant le dos. Moi j'empilais chaussettes et T-shirts tout en lui racontant que, contrairement à mon père, la lessive, c'était le point fort de notre mère et que ce serait un bon prétexte pour revenir le plus souvent possible à la maison. Je voulais la faire rire ; elle n'a pas ri, elle a juste dit :

— C'est pas juste...

Sa voix sortait mouillée. J'ai laissé tomber ma pile de chaussettes et je l'ai rejointe. Mon bras autour

de ses épaules, je l'ai serrée contre moi, en essayant de toutes mes forces de garder le sourire ; ça n'allait pas l'aider si, moi aussi, je craquais.

— Je viendrai souvent te voir...

— Oui, mais ce ne sera pas pareil.

Elle a levé vers moi ses yeux noyés :

— Je veux que tu sois là tous les matins pour qu'on rigole au petit-déjeuner. Je veux que tu sois là tous les soirs pour te raconter ma journée. Je veux pouvoir me disputer avec toi quand tu m'énerves et me réconcilier avec toi quand tu es gentil. Et puis c'est la sixième pour moi, et j'ai peur...

J'ai revissé mon sourire qui dégringolait :

— C'est vrai que tu es une vraie peste quand tu t'y mets.

— Oh, Rob, je ne veux pas que tu partes... je ne veux pas que Papa parte, pourquoi on ne peut pas rester tous les quatre ?

Comme je n'avais pas la réponse, je lui ai pincé la joue et je suis revenu à mes chaussettes.

Et puis la rentrée est arrivée. Autrefois, elle s'accompagnait pour moi d'un joyeux petit frisson. Après deux mois de vacances qui nous ramènent à l'enfance, ses jeux, sa paresse sous la protection permanente des parents, on se persuade qu'il va se passer enfin quelque chose de neuf.

Mais quand on entre en 3<sup>e</sup> comme moi, avec, en plus, un an de retard, le collège est une paire de chaussures trop petites qu'on enfle à contrecœur. Alors finie l'excitation du nouvel agenda, des nouveaux crayons (je retaille les vieux), du nouveau sac (le mien qui est entièrement tagué de Blanco fera l'affaire) – tout est usé.

Sauf l'effet produit par mon nom.

Je devrais être habitué depuis le temps ; je veux dire depuis toujours. Mais à chaque début d'année au collège, c'est la même tension au moment de l'appel, qui est long pour ce qui me concerne puisque la lettre T se fait attendre: Tabouret, Terasson, Thénaz.

Voilà, c'est dit, c'est écrit, c'est mon nom de famille, et n'allez pas croire que le Z ne se prononce

pas: Thénaz, fait sonner son Z comme un éléphant fait sonner sa trompe.

Silence consterné ; puis éclat de rire.

Robinson, t'es naze.

J'ai souvent protesté auprès de ma mère:

— Mais pourquoi tu m'as appelé Robinson?

C'est lugubre comme prénom!

Ma mère sourit chaque fois d'un air doux, à la limite de l'extase:

— Moi, je trouve ça poétique.

Poétique!!

Je ne demande de comptes qu'à ma mère car il va de soi que ce choix a été le sien. Mon père, champion de la soumission, n'a rien discuté. Il a dû dire comme il fait toujours: « Si ça fait plaisir à ta mère... »

À force de faire plaisir à ma mère, il l'a perdue puisque son argument (officiel) lors de leur séparation a été:

— Tu comprends, m'a-t-elle dit, c'est moi qui décide de tout ; à la longue, c'est épuisant.